



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modas, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODAS.

Voici la grande nouveauté de cet hiver, nouveauté qui paraît si excentrique tout d'abord, qu'on se récrie et qu'on s'étonne comme en face de toute *innovation nouvelle*.

C'est l'assemblage de la dentelle et de la fourrure sur les petits manteaux de satin ou de velours, sur les robes, les casawecks, enfin sur tous les vêtements les plus élégants de la saison. — Pour en donner aussitôt un aperçu, nous citerons les premières *sorties de bals*, ou petits mantelets de soirée qui viennent d'être commandés à la maison Gon¹ par quelques femmes de la plus élégante aristocratie, et qui donnent ce qu'on appelle le *ton* à la mode.

L'un était en satin rose, entouré d'une

¹ Rue Vivienne, 18.

bordure de martre au-dessus de laquelle était une dentelle noire, dont une seconde bordure de martre, moitié plus étroite que celle d'en bas, formait la tête; une grande pèlerine revenant avec beaucoup de grâce former manche sur les bras, était également entourée d'une double rangée de martre ayant une dentelle placée entre deux; un capuchon retombant de manière à former une troisième pèlerine, était entouré des mêmes ornements, avec cette différence que la dentelle était assez haute pour retomber en voilette sur le visage, le capuchon étant relevé sur la tête. Le mantelet doublé en satin blanc piqué. — Un autre du même style était en satin gris perle avec garniture d'hermine et dentelle en point d'Alençon.

La nouveauté de cette disposition de mantelet, qui peut paraître un peu étrange

à la description, est cependant d'une élégance admirable par sa distinction et se place en dehors de tout ce qui peut devenir vulgaire. Aussi appartenait-il à la maison Gon d'offrir la première, cette création digne de sa brillante clientèle et de la haute réputation de son goût.

Les autres modèles que nous voyons dans cette maison ne sont pas moins dignes d'être cités parmi les plus heureuses modes que la fourrure peut produire. Ces casaquecks en velours ou en satin doublés d'hermine ont une coupe des plus avantageuses à la taille, au moyen d'échancrure combinée sur les hanches et d'un dos qui se prolonge en s'arrondissant, de manière à ne pas couper carrément la taille par derrière, seul désavantage que l'on reprochait à ce genre de vêtement.

— Pour promenade, les manteaux de velours noir avec haute bordure de vison, de martre du Canada ou de zibeline, ont chez Gon une forme très-simple et très-gracieuse.

Un manchon de la même fourrure les accompagne; mais le superlatif de la richesse de ce costume est de l'avoir entièrement doublé en martre; ceci est tellement élégant, que toute femme doit désirer un manteau de ce genre.

Toutes ces nouveautés n'empêchent pas que les grandes pèlerines et palatines en hermine et en martre ne soient toujours à la mode.

Mais ce qui n'est plus à la mode, ce qui n'a fait que paraître et disparaître, c'est le chapeau avec ornement de fourrure. Pour en donner la preuve, nous citerons un envoi que nous avons vu faire de soixante chapeaux de satin ou velours garnis de fourrure, dans les prix de 18 à 20 fr. Une telle indication prouve assez une mode tombée.

— Pour arriver à des modes qui ne tomberont jamais, parlons de celles que nous voyons chez M^{me} Dasse¹. Ses capotes en satin sont d'une fraîcheur, d'une harmonie de nuance, d'une gracieuseté d'ornements qui font dire à toutes celles qui les voient que jamais les modes n'ont été plus jolies que cette année; c'est peut-être parce que jamais le goût de M^{me} Dasse ne s'est

senti plus inspiré pour favoriser ce retour à l'élégance qui vient se manifester cet hiver. — Aussi combien l'on reconnaît facilement à l'Opéra ces petites coiffures en blondes, entremêlées de vaporeux feuillages qui s'appellent chez M^{me} Dasse la coiffure *Fées aux Roses*, et tant d'autres trop variées dans leurs types et dans leurs élégances pour pouvoir leur donner une dénomination exacte!

— Chez M^{me} Barenne², les formes ont été également combinées pour faire valoir des ornements du dessous de la passe. On y voit en ce moment beaucoup de chapeaux de velours gros-vert, gros-bleu, scabieuse, avec plumes de même nuance; — et des capotes en velours épinglé rose ou blanc, ayant aux bords une voilette de blonde.

— Chez M^{me} Daix², successeur de Maurice-Beauvais, les modes viennent aussi de subir les plus élégantes variations de la saison. On y voit particulièrement des capotes d'un genre charmant en velours épinglé, ornées d'une foule de petites blondes, formant ruche dans tout l'intérieur de la passe, et ornées, de chaque côté, de petites grappes de fleurs d'une légèreté admirable.

— A cette saison de renouvellement général, nous ne devons pas omettre de nommer la maison Mayer³ comme ayant réuni tout ce que la ganterie offre de plus perfectionné, de plus nouveau en nuances et de plus varié pour toilettes de bal, spectacle, promenade, etc.

Les gants sont chose si importante dans la toilette d'une femme, et servent si bien à faire remarquer les distinctions de son goût et de son élégance, que l'on ne saurait accorder trop de prédilection là où la ganterie est la plus parfaite et la plus soignée. — Depuis de longues années Mayer est connu pour sa supériorité en ce genre; il y a adjoind nombre de petites fantaisies, telles que mouchoirs, fichus, écharpes, tabliers, petits sacs, toutes choses utiles et charmantes qui expliquent l'adoption de sa maison dans le monde élégant.

— Après quelques excursions à l'étranger, plusieurs de nos grands coiffeurs viennent de rentrer à Paris, et avec eux recommence le règne de toutes ces jolies coif-

¹ Rue Richelieu, 38.

² Place de la Madeleine, 2. — ³ Rue Richelieu, 93. —
² Rue de la Paix, 26.

fures si simples et si gracieuses, qui n'ont pour ornement qu'un peigne de la maison Fauvel-Cauvart¹. Emprisons-nous d'ajouter que ces peignes sont plus élégants, plus façonnés, plus variés que jamais, et que la maison que nous venons de nommer y a apporté de délicieuses perfections pour les découpures à jour, les ornements en relief, etc.

— Les formes des robes montantes sont toujours excessivement collantes, taille très-prolongée, formant pointe arrondie au bas du dos et sur le devant; manches longues assez courtes pour laisser apercevoir le luxe des manchettes ou manchon. Mais de ce principe de corsages partent tous les corsages de fantaisie plus ou moins ouverts sur la poitrine, plus ou moins ornés de dentelles, de passementerie et de rubans, fantaisie pleine d'élégance et de grâce qui se renouvelle à l'infini en ce moment chez M^{me} de Baizieux².

CHAGOT³. — *La Filleule des fées, la Fée aux roses*, toutes ces féeries de théâtre qui jettent leur inspiration à la féerie des arts et des modes, devaient faire apparaître en cette circonstance les créations les plus dignes de répondre à cet appel de la mode. Aussi dans les salons de Chagot voyons-nous aujourd'hui les guirlandes, les bouquets, les coiffures de la plus délicieuse nouveauté, et portant un cachet digne d'un nom qui a régné depuis si longtemps avec tant d'honneur et de succès dans l'industrie parisienne.

C'est pourquoi, en rendant toute justice à la mode et au goût, nous dirons toutes les admirations qu'obtiennent en ce moment chez Chagot la guirlande dite de la *Fée aux roses*, composée des plus ravissantes roses pompon, entremêlées de feuillage et de petites grappes de perles blanches unies à quelques petits brins de marabouts blancs, qui forment de chaque côté de la tête des touffes si légères, si vaporeuses, et qui vont si bien au visage que la femme qui les porte semble avoir été réellement embellie par la baguette d'une fée.

La guirlande *Filleule des fées* est la réunion d'une foule de fleurs diverses qui

semble l'allégorie d'autant de dons charmants.

Cette variété de nuances a quelque chose de piquant et de délicieux par la disposition des petites branches qui s'échappent pour retomber au-dessus des bandeaux, sur lesquels elles viennent former comme une double couronne; elles s'attachent derrière la tresse sous deux nœuds de ruban de gaze blanche et or, à bouts flottants, genre qui sera très-adopté cet hiver, où le ruban est venu s'associer à toutes les coiffures en fleurs.

La coiffure *Malvina* est composée de liserons et de liane entremêlée de fleurs de haies disposées de manière à retomber très-bas de chaque côté du cou, comme le feraient de longues boucles de cheveux. — Quelques épingles de pierreries ou de diamants qui retiennent ces feuillages et ces fleurs au-dessus des bandeaux complètent l'élégance un peu originale mais charmante de cette jolie nouveauté.

La guirlande *Danaë* nous présente un cordon de petites fleurs mignonnettes, entremêlées de toutes petites grappes de perles vertes scarabée, tombant en longue pluie légère et mobile, vacillante à travers ces petites mignonnettes roses, bleues ou blanches, qui elles-mêmes s'échappent pour retomber légères et inégales de chaque côté de la tête.

FRICK. — A côté des grands luxes dont nous parlons si souvent, plaçons aussi quelques mots sur les petites économies, qui viennent en aide à l'élégance des femmes peu fortunées.

C'est pour elles que la maison Frick¹ a perfectionné la beauté de ces teintures de soie, de velours, de blondes, auxquelles elle sait donner toutes les nuances voulues par la mode. Cet avantage est vivement apprécié dans ce moment où s'organisent toutes les toilettes d'hiver, et nous avons déjà pu admirer chez Frick de riches étoffes à dessins brochés en toutes couleurs, qui reprenaient dans chacune de leurs nuances toute la fraîcheur et l'éclat de la nouveauté. Aussi admirera-t-on dans les salons bien des parures, sans pouvoir deviner que leur origine est dans le talent merveilleux

¹ Boulevard Bonne-Nouvelle, 10. — ² Rue Sainte-Anne, 44. — ³ Rue Richelieu, 81.

¹ Rue de la Paix, 19.

avec lequel Frick sait donner aux choses anciennes tout l'attrait et tout le charme des choses les plus nouvelles. Son système pour blanchir et raccommoder les dentelles n'offre pas moins de supériorité, et vient ajouter aux succès qu'il obtient pour la remise à neuf des cachemires, leur teinture à des-
sins réservés et la manière habile avec laquelle il sait ménager dans les étoffes et les cachemires les plus finis les moyens d'en retirer de quoi former quelque petit coin du feu ou autre ajustement de la toilette.

CAUX¹.—Dans ce nom, se résument toutes les chaussures les plus nouvelles, les plus élégantes, tout ce qui devait consolider la mode des robes assez courtes pour laisser apercevoir les pieds, cette piquante séduction qui s'était dérobée depuis quelques années sous le pli des étoffes.

Cet hiver, plus que jamais, se consolidera la vogue des souliers; car, plus que jamais, la maison Caux leur a donné une forme offrant tant de grâce, d'élégance, de distinction, que toute femme croirait faire un crime de lèse-coquetterie en ne laissant pas apercevoir son soulier de satin et son bas de dentelle.

Mais l'art de la chaussure ne s'est pas tellement réfugié dans le soulier que l'on ne retrouve avec bonheur dans la maison que nous citons les plus parfaites bottines de promenade et les plus délicieuses pantoufles que puisse rêver une élégante qui au coin de son feu combine artistement toutes les séductions de la toilette.

La pantoufle telle que nous la voyons chez Caux est bien certainement une de ces séductions les plus irrésistibles: ce sont des petites mules en velours noir, doublées de satin rose, garnies de petites ruches de rubans, et dans lesquelles le pied se pose de façon à ce que le luxe et la perfection de la broderie et des dessins à jour du bas peuvent y faire apprécier toute la supériorité, l'élégance, le goût parfait de cette branche de notre industrie parisienne.

Les pantoufles algériennes à broderie d'or et de soie; celles Pompadour en velours ou satin brodé, ornées tout autour de petites rosettes en nuances assorties aux broderies de l'étoffe, et formant comme une petite

guirlande de fleurettes autour du pied; celles dites *Fontanges*, encadrées de petites dentelles noires sur velours violet, satin vert émeraude, ou gros de Tours bleu de roi, ayant trois petits nœuds à bouts retombants au-dessus du pied; enfin celles à la *Marie Stuart*, en satin rose ou blanc piqué, formant une petite pointe qui remonte au-dessus du pied, garnies d'une petite dentelle blanche qui vient s'arrêter à l'extrémité de la pointe sous une toute petite attache ou bouton de perles ou de pierres; tout cela enfin et bien d'autres charmantes nouveautés en pantoufles viennent de donner à la maison Caux une importance et une vogue inconnues jusqu'ici, dans ce genre d'élégance.

— Quiconque peut se rappeler tous les succès qu'a obtenus l'eau Addisson ne saurait s'étonner de l'extension heureuse que prend tous les jours l'*India-Water*, dont la supériorité surpasse tout ce qui s'est fait dans l'intérêt de la toilette. L'*India-Water* donne non-seulement de la suavité à la bouche, de la fraîcheur aux lèvres, de la blancheur aux dents, mais elle les préserve de toute souffrance. Les personnes qui en font usage peuvent attester que depuis lors, elles n'ont éprouvé aucune atteinte de douleur.

La maison Foulon², seul possesseur de cette bienfaisante importation, y adjoint une poudre dentifrice dont les effets se combinent le plus efficacement avec ceux de l'*India-Water*, et l'on ne saurait trop recommander leur double usage en même temps.

C'est aussi par Foulon qu'a été inventée la *crème Amarillys*, dont le succès s'étend en proportion des heureux résultats qu'elle obtient tous les jours. Cette crème adoucit et blanchit non-seulement la peau, mais elle la préserve de toutes les atteintes du temps. Son plus grand éloge est dans la beauté constante du teint des femmes qui en font usage. Elle assurerait à elle seule la réputation du nom de Foulon, si toutes les perfections et les soins qu'il apporte à ses cosmétiques n'étaient déjà le garant de l'heureux succès de sa maison.

— Nous avons vu, ces jours derniers, les envois de montres charmantes que faisait

¹ Boulevard des Italiens. 11.

² Rue Saint-Honoré, 379.



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau des M^{mes} de M^{me} Daix, r. Richelieu, 93. Coin du feu en velours et l.
Robes par Camille, r. Choiseul, 15.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



la maison d'HORLOGERIE DE VERSAILLES¹ pour les colonies. — C'étaient des montres exécutées avec la perfection qui caractérise tous les produits de cette maison, mais, de plus, montées avec une rare élégance, un goût exquis. Les caisses de ces montres étaient d'émail, avec des bouquets merveilleusement exécutés, des roses, des dahlias, des grappes de fruits et de feuillages.... Autour des boîtes étaient des cercles de perles, d'opales, d'améthystes... Plusieurs de ces montres n'étaient que gravées or sur or, et ornées de chaînes du travail le plus délicat et du meilleur goût.

En un mot, c'étaient à la fois des chefs-d'œuvre d'horlogerie et de bijouterie, de mécanisme, de précision, de ciselure, de gravure, de goût enfin.

COURSES DU CHAMP-DE-MARS.

Une magnifique journée d'automne favorisait ces courses. — Aussi, peut-on dire que tout Paris y était accouru : cavaliers et piétons; les plus brillants équipages dans le Champ-de-Mars; — les plus élégantes femmes dans les tribunes. — Toutes les notabilités du sport dans l'enceinte réservée.

C'était comme un avant-goût de la saison d'hiver. — C'était le monde qui semblait venir se reconnaître sur le turf avant de se retrouver dans les salons du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Honoré et de la Chaussée-d'Antin. — Ce n'étaient partout que les plus brillantes toilettes : — les amazones de Robin² sont faciles à reconnaître à la coupe élégante et cavalière, à leur cachet d'originalité et de bon goût. Et ce que nous disons des amazones, nous le pouvons dire aussi des modes d'hommes; nous avons reconnu là de charmantes toilettes de cheval que nous avions déjà remarquées dans les ateliers du tailleur à la mode : des habits bleus à un ou deux rangs de boutons, bombés et dorés, — les basques demi-larges et arrondies, les parements *retournant*, — le gilet boutonnant jusqu'au dernier bouton et dépassant un peu l'habit, — les pantalons de couleur claire à petites diagonales ou à bandes de même couleur sur l'étoffe.

Les tentatives de bottes à revers n'ont

guère eu de succès; c'est là un costume traditionnel, classique, pour la chasse, mais qu'on aura bien du mal à faire reprendre dans la vie parisienne. — Pour le costume de cheval, le pantalon s'adapte sur la botte, et l'élégance de la chaussure n'y perd rien quand un habile bottier comme Clercx¹ a su conserver à la fois toute la souplesse des articulations et donner à la forme du pied toute sa finesse, sa cambrure, sa distinction; — et certes, c'est là un des plus précieux compléments de la toilette, car la chaussure, c'est le cachet, c'est le goût.

N'oublions pas, à propos de courses et d'accessoires de la toilette, les cannes, les fouets et les cravaches de Verdier² : ici, des cornes de rhinocéros avec des montures cerclees d'or et d'argent niellé; — là, des joncs avec des pommeaux gravés et enrichis d'émaux et de pierreries; — plus, des fouets rehaussés de ciselures de bronze, d'or et de fer damasquiné. — Si bien qu'en langage de sport, le nom de Verdier est devenu une indispensabilité pour compléter toute toilette élégante, et comme l'on dit un cheval de pur sang, fils de *** et de ***, l'on dit une vraie cravache de chez Verdier !

Le PRIX PRINCIPAL de 4,500 francs a été gagné par *Expérience*, et le grand PRIX NATIONAL de 14,000 francs par *Dulcamara*, qui, à la troisième manche, est arrivée au poteau en cinq minutes et huit secondes.

L'ART MODERNE A FLORENCE.

BARTOLINI, POWERS, DUPRÉ.

(Première Lettre.)

La sculpture, madame, a produit en Toscane des œuvres qui ont peu de chose à envier aux beaux temps de l'art florentin. Un homme d'un vrai génie, d'une science profonde, d'une inspiration soutenue, s'est placé bien loin en avant des artistes de son pays : cet homme est Bartolini, auquel il me paraît, madame, difficile de rien comparer aujourd'hui en Europe.

Bartolini n'est pas précisément un statuaire antique; — dans son style, la grâce italienne est tempérée par la rectitude de

¹ Boulev. des Italiens, 17, au 1^{er}. — ² Rue St-Marc, 21.

¹ Boulevard des Italiens, 11. — ² Rue Richelieu, 102.

l'école impériale : anatomiste savant, observateur sérieux, s'il aime à idéaliser ses conceptions, il n'oublie jamais que la représentation de la nature doit être, avant tout, *une chose humaine et possible* ; il y a, dans sa manière, beaucoup de fini sans sécheresse, beaucoup de moelleux sans affectation : sa pensée repousse les expressions vigoureuses, les sujets crispés, et tandis qu'on cherche dans cette puissante tête, sous ce front austère et incliné, quelque sombre disciple de Michel-Ange, on ne trouve que le suave adorateur des poésies vaporeuses, des amours, des génies et des nymphes. Bartolini s'est fait, à l'usage de son talent, une gracieuse mythologie où se personnifient, par de chastes idéalizations, les goûts, les instincts, les passions les plus arbitraires de l'espèce humaine : comme tous ses compatriotes, il a le faible de l'allégorie, et la haute supériorité de son ciseau peut, seule, soutenir cette tendance générale et singulière d'un art qui, au moyen âge, s'est montré chrétien jusqu'à l'apostolat.

En parlant des ouvrages de ce sculpteur, il faudrait ne rien citer ou citer tout, car il n'est pas un seul de ses marbres qui ne se distingue par ses qualités propres, éminentes et dignes d'observation. Bartolini est artiste avant tout, *artiste jusqu'au bout des ongles*, et rien au monde ne pourrait le déterminer à livrer au public un ouvrage qui serait le fruit d'une conception hâtive, d'une exécution incomplète, et où il n'aurait pas, dans toute l'acception du mot, *mis la dernière main*. Je me bornerai toutefois à citer trois compositions capitales qui résument d'une manière assez incomplète cependant les aspects divers de son talent.

C'est d'abord *l'Inconsolable* du Campo Santo de Pise. Dans cette délicieuse statue, la comtesse Mastiani, qui fut longtemps la reine des salons pisans par son esprit, par sa fortune, par son éclatante beauté surtout, s'est fait représenter à genoux devant la tombe de son mari. *L'Inconsolable* est une immense coquetterie en marbre.

C'est ensuite la statue de *la Donati*, belle Florentine qui tint enfermée dans les plis de sa robe nuptiale la sanglante querelle des Guelfes et des Gibelins. Ce marbre, d'une exécution admirable, a été acheté par la

Russie ; il orne aujourd'hui la demeure du comte Orloff à Saint-Petersbourg.

C'est enfin le monument à la mémoire du commandeur Nicolas de Demidoff, ouvrage colossal, avec sept figures plus grandes que nature, auquel le prince Anatole Demidoff, le destinataire, a consacré 300,000 fr. de sa fortune, et l'artiste dix ans de sa vie ; ce dernier regarde avec raison ce monument comme son titre le plus sérieux à la gloire.

Bartolini a achevé récemment pour la postérité de reproduire les traits de deux hommes illustres. Au premier, la civilisation a dû la découverte d'un monde ; au second, elle paraissait appelée à devoir la régénération d'un grand peuple : les causes qui ont interrompu cette œuvre sublime, merveilleusement commencée, ne sont pas du ressort de cette lettre. Passons. La statue de *Christophe Colomb* a été commandée par Gênes, le buste de *Pie IX* par Rome : dans le premier, on retrouve un beau type de puissance intellectuelle ; dans le second, les marques indélébiles de cette sérénité calme et ferme qui caractérise l'exilé de Gaëte.

L'auteur de tous ces chefs-d'œuvre agagné, avec son ciseau, des sommes énormes, et cependant il est parvenu à rester pauvre : j'ai dit déjà que Bartolini était artiste jusqu'au bout des ongles, et l'art, à cette hauteur, ne sait plus compter avec la fortune. Toute la vie du sculpteur florentin peut se résumer en deux paroles : désordre et supériorité ! Insouciant comme un Bohémien, naïf comme un enfant, souple parfois, fier aussi par moments, sans prétention, mais non sans esprit, sûr d'ailleurs de se survivre, donnant tout à sa vocation et rien au monde, incapable de comprendre une seule des mille obligations que le terre-à-terre de la vie impose, tel est Bartolini ; tel a été et tel sera presque toujours le génie !

Après Bartolini, mais à une assez grande distance, vient Powers, sculpteur américain, qui s'est fait Toscan par son long séjour à Florence. Powers ne se ressent, en aucune façon, comme artiste, des conditions de liberté au milieu desquelles il est né ; c'est un sculpteur un peu froid, sans caractère arrêté, peut-être même sans grandes études ; sa manière est pure, sa ligne correcte ; il cherche et trouve la grâce dans

l'exécution plus que dans la pensée ; mais s'il satisfait la critique, il n'émeut pas l'imagination. Un très-gracieux marbre, accueilli avec beaucoup de faveur, *l'Esclave grecque*, résume sa manière. Rien de plus paisible, de plus reposant que cette figure : ce n'est pas une Vénus, bien qu'elle rappelle l'étude des plus délicates Vénus de l'antiquité ; ce n'est pas non plus une femme-nature. Dans le marbre de Powers, il existe, entre ces deux types, un parti pris extrêmement harmonieux ; mais, si ce n'est pas une Vénus, c'est encore moins une esclave. Où est l'émotion, la tristesse, la colère, la pensée ?

Powers excelle dans les bustes portraits ; il reproduit avec un bonheur qui est à lui seul un art fort estimable, la physionomie de ses modèles ; presque toutes les figures de la société florentine ont passé par son ciseau ; on prétend que quelques-unes ont eu à s'en plaindre, non que la beauté perde de son charmant prestige sous cette habile main, mais parce que le ciseau indiscret se refuse parfois à dissimuler certains outrages. Un nez féminin et très-diplomatique aurait été notamment l'objet d'une polémique irritante entre la grande dame étrangère qui avait le désagrément d'en être possesseur et l'artiste consciencieux qui en aurait trop fidèlement reproduit le développement inusité.

Powers est un artiste laborieux, économe, rangé, qui se préoccupe autant au moins du présent que de la postérité. A-t-il tort ? Non. Bartolini, marchant en sens contraire, a donc tort ? Pas davantage ; à chacun sa part !

Parfois, madame, dans les arts, il arrive qu'un homme, soit par l'effet d'une inspiration spontanée, soit sous l'empire d'une irrésistible pression intellectuelle, s'indignant tout à coup de son obscurité, arrache de son être et jette dans une seule œuvre tout ce qu'il a enfermé en lui de sève, de vitalité, de passion, pendant de longues veilles et d'ardentes rêveries, puis, que l'œuvre une fois faite, le même homme reste, en quelque sorte, écrasé sous son succès, énervé de son propre enfantement, et incapable de se maintenir désormais sur le piédestal où il s'est élevé d'un seul bond. Nous avons vu, en littérature, un de ces tristes phénomènes : tel fut, à Florence, le sort

d'un jeune artiste qui s'était annoncé comme le Cid, par un coup de maître. Dupré, dont je parle, était, il n'y a pas longtemps encore, ouvrier sculpteur sur bois. Peut-être ne se doutait-il pas de sa vocation, mais il travaillait à huis clos, obéissant à un instinct secret, et sans autre stimulant que l'amour de l'art. Le talent a ses jours de doute ; il a aussi, heureusement, ses jours de foi. Ce fut dans un jour de foi que Dupré conçut sa *Mort d'Abel* ; il l'exécuta comme on exécute du premier jet de l'intelligence, avec passion, avec amour, avec dévotion, avec enthousiasme : il y mit tout son cœur, toute sa pensée, tous ses rêves, toutes ses vengeances d'artiste méconnu. L'apparition de cette statue, que le gouvernement russe s'empressa de faire acheter, produisit la plus grande sensation à Florence, où Bartolini compte un parti d'admirateurs très-compacte, on ne peut mieux discipliné et fort intolérant. Par cela seul qu'elle était d'une exécution absolument hors ligne, la *Mort d'Abel* suscita les plus vives jalousies : le vieil athlète lui-même fut ému ! Tout le monde se ligua contre cet inconnu, qui, en sortant de son atelier, simple ouvrier jusqu'alors, se permettait de débiter dans la grande sculpture par un chef-d'œuvre : ne pouvant nier le mérite, on nia la sincérité ; on prétendit que l'*Abel* avait été modelé sur nature : pour réponse, Dupré fit le *Cain*, dont la grandeur excède celle de la nature. Malheureusement cette réponse ne fut pas tout à fait concluante ; cette statue, qui appartient au style crispé, n'est certes pas sans mérite ; toutefois elle n'offre aucune des qualités de grâce, de simplicité, d'émotion profonde, qui firent le succès immense de l'*Abel*. Dupré en resta, comme artiste, sur cette réponse. A la vérité, il a produit depuis, le *Giotto*, qui se voit dans les offices ; mais cette statue, bien que recommandable à beaucoup d'égards, ne sort pas de la ligne ordinaire. L'auteur d'*Abel*, comme chez nous l'auteur de *Lucrèce*, a été tué en germe par l'éloge. Oh ! sainte critique !

Dans une prochaine lettre, madame, je vous dirai où en est la peinture ; cela est plus triste.

ACHILLE GALLET.

CHOPIN.

Encore un grand artiste qui vient de mourir! Frédéric Chopin n'est plus! Le monde des arts, tout entier, s'est associé à cette grande douleur, et au milieu de tous ces regrets, de tous ces éloges, nous avons voulu reproduire les quelques lignes si pleines d'éloquence, de tact d'appréciation et de cœur, que M. J. Janin vient de consacrer à ce grand artiste.....

« Encore un mot, un seul! Nous ne voulons pas que le grand artiste Chopin soit mort cette semaine sans que son nom soit prononcé par nous avec tous les sentiments d'un respect sincère et d'une profonde pitié. Un plus habile que moi dira sans doute ici même, à cette place, quel fut ce jeune homme à peine connu par la foule, qui était entouré d'une si profonde admiration, d'un culte sincère par les amis passionnés de son génie. Il était la musique même et l'inspiration même; il touchait à peine à la terre que nous foulons, son talent ressemblait à un rêve! Ceux-là seulement qui l'ont entendu peuvent se faire une idée de ce talent si fin, si délicat, si varié, qui s'adressait à ce que l'âme humaine a de plus honnête et de plus charmant. Il évitait, comme d'autres les recherchent, le bruit, la fanfare et même la renommée. On l'appelait l'Ariel du piano, et la comparaison était juste. Il avait grandi dans l'exil, il y est mort entouré d'exilés comme lui à qui il rappelait la patrie absente. O l'infortuné! comme il a souffert! quelle lutte acharnée contre la mort! Il a vécu dix ans, dix ans de miracle, d'un souffle prêt à s'envoler; mais la mélodie et l'harmonie, ses deux sœurs, le retenaient ici-bas, et il ne pouvait pas s'en séparer! A la fin, il est mort, dans tout le calme et toute la sérénité d'une jeunesse honnête, chrétienne, solitaire, cachée, consacrée à l'étude, au travail, à la méditation!

» De tous les artistes de nos jours, c'est Chopin qui s'est le plus emparé de l'âme et de l'esprit des femmes. Ses élèves, et il a fait des élèves dignes de lui, l'aimaient d'une tendresse quasi maternelle; elles l'entouraient d'un enthousiasme mêlé de vénération, tant sa musique leur parlait un honnête et chaste langage. Hélas! elles l'ont perdu, et elles le pleurent! Elles l'ont vu s'éteindre, elles lui ont fermé les yeux. Quelques heures avant l'heure dernière, l'artiste expirant suppliait une dame de son pays de lui chanter une dernière fois le chant national de la Pologne partagée; et la dame, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, avec la voix de M^{me} Sontag, se mit à entonner cette hymne de triomphe; ainsi chantant elle pleurait; mais Chopin fermait les yeux et il ne la vit pas pleurer.

» On le croyait expiré, il se réveilla, et sa dernière prière fut celle-ci : *Le Requiem*! Alors une de ses plus jeunes élèves se mit au piano, et elle joua le *Requiem* de Mozart, comme Chopin le jouait lui-même, il y a sept à huit printemps.

» On voyait, sur son visage pâlisant encore, qu'il suivait la note plaintive... A la note suprême, il expirait!

» C'est beau et c'est rare d'être pleuré ainsi par tant de beaux yeux qui ne cachent pas leurs larmes! — Ses élèves se sont réunies pour lui frapper une médaille d'or.

» M. l'abbé Deguerri a fait déposer le corps du grand artiste dans le caveau de son église. — On répète en ce moment une marche funèbre que Chopin avait composée tout exprès pour le jour de ses funérailles. — M. l'archevêque de Paris, étonné et touché de tant de larmes, a permis, et l'on disait la chose presque impossible, que le *Requiem* de Mozart fût chanté le jour même des obsèques, et par des voix de femmes — par M^{me} Viardot! »

A ce Numéro est jointe la planche 2471.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.